In Situ
Revue des patrimoines

7 | 2006
Le patrimoine rural (2e partie)

Identification des matériaux et étude du bâti : l'exemple du Clos du Cotentin

Julien Deshayes

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/insitu/2895
DOI : 10.4000/insitu.2895
ISSN : 1630-7305

Éditeur
Ministère de la culture

Référence électronique
Julien Deshayes, « Identification des matériaux et étude du bâti : l'exemple du Clos du Cotentin », *In Situ* [En ligne], 7 | 2006, mis en ligne le 18 avril 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/insitu/2895 ; DOI : 10.4000/insitu.2895

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

In Situ Revues des patrimoines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Identification des matériaux et étude du bâti : l'exemple du Clos du Cotentin

Julien Deshayes

1 Région semi-insulaire, le Clos du Cotentin offre un territoire géographiquement bien délimité, marqué par une diversité géologique exceptionnelle. Il constitue à ce titre un champ d'étude privilégié pour une approche s'efforçant d'intégrer l'identification des matériaux de construction à l'étude architecturale du bâti.

2 Aux demeures massives du Val-de-Saire et de la Hague, appareillées de granite, s'opposent les édifices construits en calcaire du Valognais et du Plain. Les maisons en grès, dominant dans les zones de bocage de Bricquebec ou Saint-Sauveur-le-Vicomte, s'édifient en murs épais et colorés. Les schistes des environs de Cherbourg et les grès ferreux de la région de Portbail et la Haye-du-Puits, offrant un matériau qu'on ne parvient guère à débiter qu'en plaquettes cassantes, génèrent un habitat plus austère. Il faut aussi intégrer à ce panorama le bâti « en masse », technique répandue de manière presque exclusive dans l'architecture rurale de la région des marais[1].

3 Aussi marquantes que soient ces différences de matériaux, définissant une véritable mosaïque de micro territoires, elles ne remettent pas en cause les principales constantes d'un habitat relevant, globalement, d'un milieu vernaculaire homogène. Au-delà de leur diversité de façade, ces demeures s'inscrivent dans des typologies communes, aussi bien par leur plan et leur distribution que dans le détail des éléments récurrents de leur modénature.

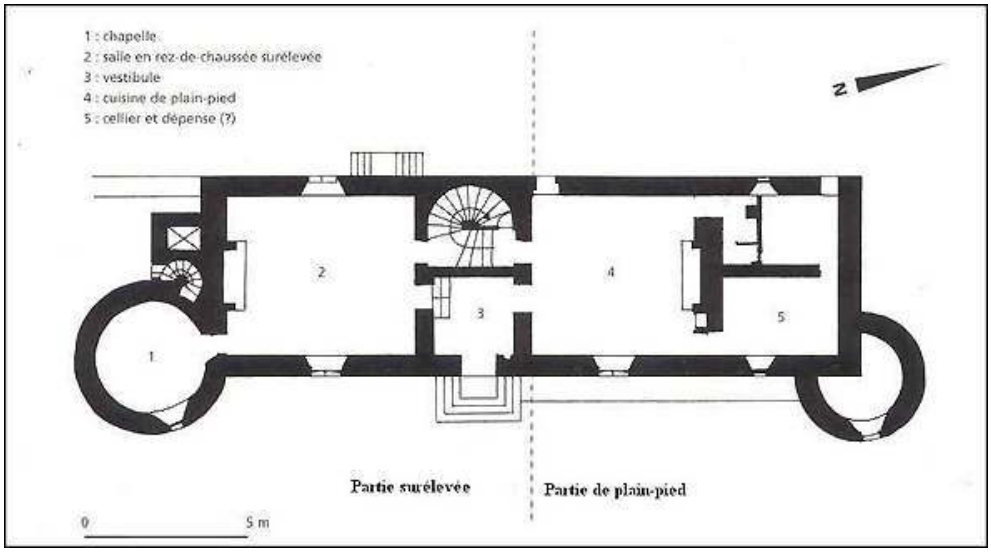
4 Ce premier point doit, à notre sens, être amplement souligné ; ce serait un risque de s'attacher trop étroitement à des distinctions de matériaux qui, toutes fondamentales qu'elles soient pour l'approche des savoir-faire et des techniques de construction, ne constituent au final qu'un déterminisme secondaire au regard de ce qu'il nous est donné de saisir des tendances fondamentales de l'architecture locale.

5 Soucieux d'inscrire cette contribution dans l'ordre d'une problématique historique, il m'apparaît important de rappeler, en préalable, combien le fait humain et le facteur

culturel restent bien toujours premiers dans la définition de cette architecture, aussi rurale et régionale soit-elle.

6 Au nombre des illustrations susceptibles d'étayer ce propos, peut notamment être évoquée une comparaison parlante entre deux logis seigneuriaux cotentinais, éloignés d'une quarantaine de kilomètres et appartenant à deux secteurs géologiques distincts[2].

Figure 1



Vesly (Manche). Manoir du Bosc. Plan restitué
Plan J. Deshayes © J. Deshayes, 1998

7 Le manoir du Bosc, à Vesly[3], est construit en plaquettes de pierre calcaire. Il offre dans sa distribution un exemple de distinction assez savante entre deux entités verticales d'habitation hiérarchiquement différenciées. Un premier corps d'habitation, constitué par la superposition du cellier semi-enterré, de la salle en rez-de-chaussée surélevé et de la chambre haute, isole les espaces traditionnellement dévolus à la résidence seigneuriale. Ce bloc vertical avoisine une cuisine de plain-pied surmontée de deux étages carrés, logés dans un même plan massé **(fig. n° 1)**. Seul l'aspect plus évolué de la modénature des baies de la moitié gauche du bâtiment manifeste en façade le soin supérieur apporté aux parties nobiliaires du logis, par opposition à la cellule d'habitation secondaire qui lui est accolée. La séparation interne entre les deux entités fonctionnelles est déterminée par l'emplacement de la cage de l'escalier en vis. Au lieu de former un corps en saillie adossé contre un mur de refend, comme dans la plupart des demeures contemporaines, celle-ci est totalement inscrite à l'intérieur même du corps de bâtiment, resserrée entre deux murs de refend parallèles. Sur la façade antérieure, face à la porte principale, ces deux murs de refend délimitent un vestibule d'entrée, desservant la salle d'un côté et la cuisine de l'autre.

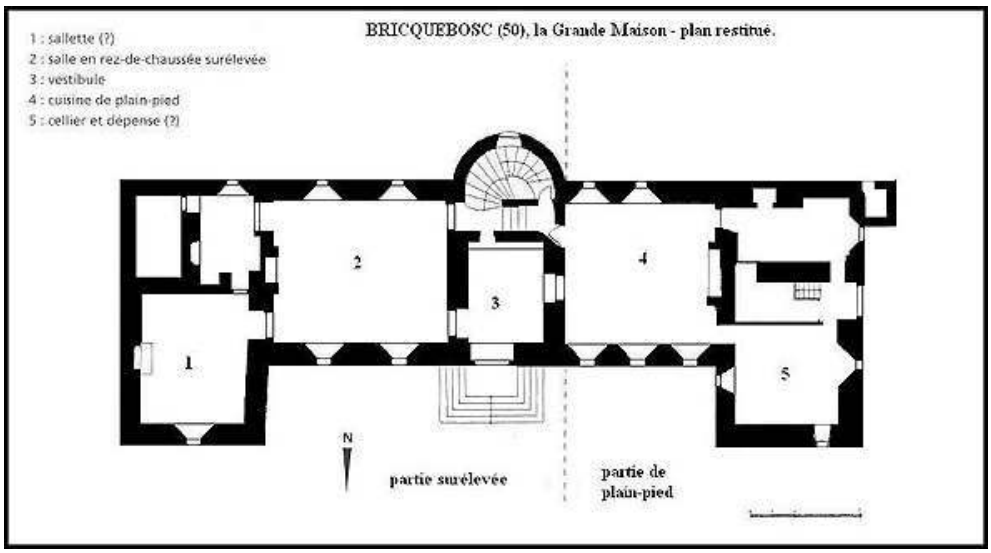
Figure 2

Bricquebosc (Manche). La Grande Maison, façade postérieure. Carte postale, vers 1900 (Archives Départementales de la Manche)

Repro. J. Deshayes © J. Deshayes

8 La Grande-Maison de Bricquebosc est située dans un secteur dominé par les grès **(fig. n° 2)**. Le calcaire y est uniquement employé pour les encadrements de baies. Le cellier semi-enterré se limite, comme à Vesly, à former l'assise du bloc d'habitation abritant la salle surélevée et la chambre seigneuriale, tandis que le sol de la cuisine est maintenu au niveau de la cour. Très largement engagée dans l'habitation, mais non totalement inscrite dans œuvre, la vis de la Grande Maison est également logée entre deux murs délimitant un vestibule d'entrée **(fig. n° 3)**. La distribution, extrêmement novatrice, du manoir du Bosc à Vesly et de la Grande Maison de Bricquebosc préfigure, dès le second quart du XVI[e] siècle, les solutions qui seront adoptées dans plusieurs édifices majeurs de la Renaissance cotentinaise. Le rapprochement entre ces bâtiments, édifiés, se justifie par le fait qu'ils appartenaient lors de leur construction à un même propriétaire[4]. On devine donc combien furent décisives les exigences du commanditaire dans la conception de ces demeures, réunies par une évidente parenté de plan et d'élévation[5].

Figure 3



Bricquebosc (Manche). La Grande Maison. Plan restitué
Plan J. Deshayes © J. Deshayes, 1998

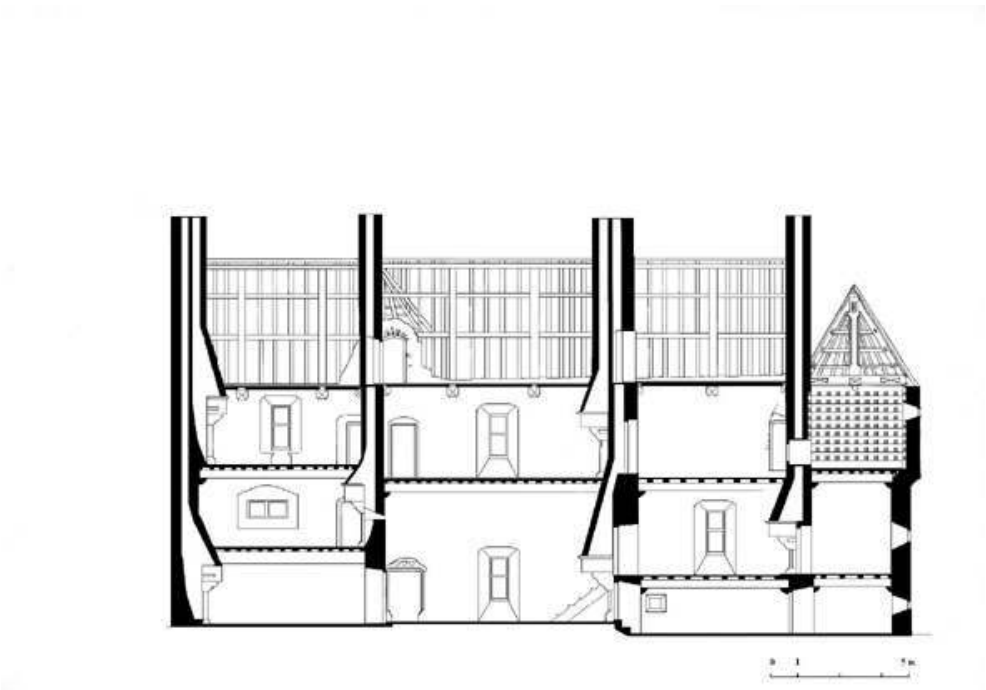
9 Pour être un peu extrême, cette illustration n'en demeure pas moins éloquente. Elle rappelle que l'étude des typologies de l'habitat ne saurait, en aucun cas, se restreindre au seul déterminisme des matériaux de construction. Au-delà, il convient d'évaluer les ères culturelles de communication et d'échanges d'idées, qui constituent le véritable moteur des innovations et des évolutions architecturales.

Figure 4

Saint-Lô-d'Ourville (Manche). Le Parc, façade du grand logis
Phot. J. Deshayes © J. Deshayes

10 Le manoir du Parc de Saint-Lô-d'Ourville **(fig. n° 4)** est représentatif de l'une de ces typologies, tout à fait dominante durant la période qui s'étend de la fin de la guerre de Cent Ans au milieu du XVI[e] siècle[6]. Il comprenait, dans une phase de construction proche de 1500, une salle en rez-de-chaussée dont la hauteur sous plafond était équivalente à celle des deux niveaux superposés - cellier et chambre - de la cellule voisine. Atteignant 4m 95 de hauteur pour une longueur de 8m 65, cette salle basse était logée sous une salle haute plafonnée. L'escalier en vis, accessible en traversant diagonalement la salle basse, répercute les décalages de niveaux dans la répartition des paliers supérieurs. Cette formule de logis à salles superposées avec salle basse « double en élévation » a été très couramment utilisée dans tout le Cotentin. On en trouve des exemples aussi bien au manoir de Maupertus-sur-Mer[7], à la pointe nord de la presqu'île, que plus au sud, à la Haulle de Picauville[8], au manoir de la Motte à Angoville-sur-Ay[9] **(fig. n° 5)**, ou au manoir de Saint-Ortaire, sur la commune du Dézert[10]. Au château partiellement ruiné de Montfort, à Remilly-sur-Lozon[11], l'adoption de ce programme résidentiel s'agrémente d'un décor appartenant déjà à la première Renaissance. Tous ces édifices appartiennent bien entendu à des secteurs géologiques totalement différents. Mais il ressort encore de quelques incursions au-delà du Cotentin que cette typologie de logis « à salle basse double en élévation » possède des équivalents non seulement dans le reste de la Normandie[12], mais aussi en Bretagne[13] et probablement au-delà. La diffusion locale de cette formule résidentielle semble donc bien plus relever d'un phénomène de mode à assez vaste échelle que d'une évolution interne. Le choix des matériaux n'agit en rien comme un déterminisme, il n'intervient que comme un support, plus ou moins propre à répondre aux attentes de commanditaires partageant une culture et des modes de vie communs.

Figure 5



Angoville-sur-Ay (Manche). La Motte. Elévation en coupe restituée en phase I (vers 1500)
Plan J. Deshayes © J. Deshayes, 2001

11 En ce qui concerne l'architecture nobiliaire, la circulation assez ouverte des idées et l'exigence de représentation des commanditaires restent, même à l'intérieur d'une province relativement isolée, un moteur puissant de renouvellement pour la création architecturale. Des illustrations pourraient en être choisies à l'intérieur de chaque demi-siècle, montrant à chaque fois la réception et l'intégration de nouveaux modèles, selon des orientations plus ou moins spécifiques.

Figure 6

Saint-Martin-le-Hébert (Manche). Maison
Phot. J. Deshayes © J. Deshayes

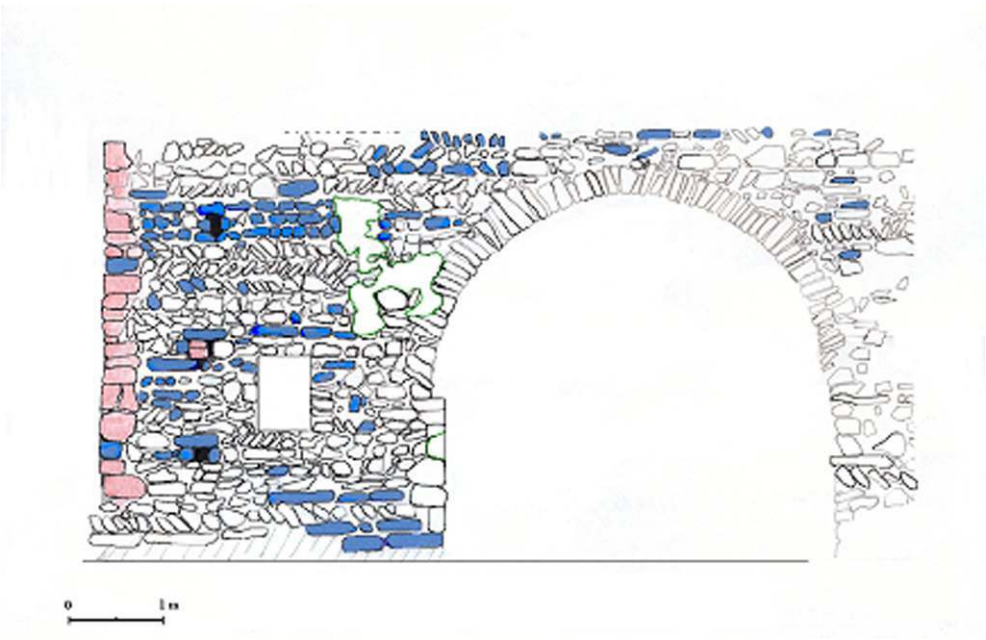
12 La faible quantité d'études consacrées au petit habitat rural rend plus difficile le développement de comparaisons à l'échelle d'un bâti qui, pour être le plus modeste, est pourtant aussi le plus commun. A l'intérieur du Cotentin, il est principalement possible de distinguer deux phases principales. La première grande période de construction se situe entre la fin du XV^{e} siècle et le premier tiers du XVII^{e} siècle environ. La plupart des maisons paysannes conservées depuis cette période possède deux niveaux d'élévation **(fig. n° 6)**. Le rez-de-chaussée est généralement divisé en deux par un mur de refend médian, séparant une pièce multi-fonctionnelle avec cheminée monumentale, à usage de salle basse et de cuisine, et un cellier. L'étage est fréquemment constitué d'un volume unique avec cheminée, que pouvaient toutefois diviser des cloisons légères fixées aux poutres maîtresses et aux solives du plafond. La seconde grande strate d'habitat rural, recouvrant à la fois le bâti antérieur et de nouvelles zones de peuplement des campagnes, se constitue essentiellement entre le dernier tiers du XVIII^{e} siècle et les deux premières décennies du XIX^{e} siècle. Cette période est marquée par la généralisation d'un modèle de petite maison avec pièce à feu unique de plain-pied et comble habitable. La composition de façade se développe au mieux sur trois travées, privilégiant l'insertion de la porte en

position centrale, entre deux fenêtres identiques. On se conforme ainsi, jusqu'à ce niveau d'habitat très modeste, à un principe de symétrie d'essence « classique ». L'état actuel de l'étude ne permet pas d'opposer de manière précise la demeure sur deux niveaux du XVI^{e} siècle, témoignant d'un statut d'habitat relativement aisé, à ces maisons plus modestes de la fin du XVIII^{e} siècle, même si ces dernières peuvent suggérer une certaine paupérisation de la classe agricole.

13 Sans plus développer ce point, je crois cependant qu'il faut, ici aussi, remettre le régionalisme - et plus encore la donnée géologique - à leur juste place. La maison du laboureur ou de l'ouvrier agricole participe, elle aussi, des grandes tendances de l'évolution des modes architecturales. Il existe, en ce domaine, un vrai risque à abriter sous le même qualificatif « d'architecture traditionnelle » des édifices appartenant à des époques distinctes et possédant des caractéristiques différentes. Avant de les percevoir dans telle ou telle nuance de leur épiderme géologique ou de leurs innombrables spécificités de détail, il faudrait savoir aborder de grandes tendances architecturales en les reliant au contexte historique qui leur correspond.

14 Dans le cadre d'une approche soucieuse d'intégrer cette dimension historique à l'étude du bâti rural, l'identification des matériaux de construction s'avère bien plutôt offrir elle-même une composante de l'architecture sujette à des évolutions significatives. Il conviendrait notamment de mieux exploiter en ce sens les apports de l'archéologie. A titre d'exemple, il est particulièrement fréquent de rencontrer des fragments de tuile dans les édifices médiévaux du Cotentin (que ce soit en remploi à l'intérieur de maçonneries ou dans des couches de remblai). Les fouilles récentes du château médiéval de Saint-Sauveur-le-Vicomte ont notamment fourni de grandes quantités de ces tuiles plates, avec rebord et trous de fixation[14]. Au regard de ces découvertes, encore trop peu nombreuses ou trop peu exploitées, il apparaît que la généralisation de l'emploi du schiste en couverture (qui, dans le nord Cotentin, fait figure de matériau vernaculaire par excellence) ne s'est probablement effectuée qu'à compter du XV^{e} siècle. La prise en compte de ce type d'observation pourrait, à terme, conduire à relativiser une image trop partielle du bâti régional, déterminant notamment des prescriptions excluant l'usage de la tuile dans la restauration des Monuments historiques, au profit du schiste local, devenu introuvable et fort coûteux.

Figure 7



Doville (Manche). Relevé en élévation des vestiges du mur sud de la nef de l'ancienne église paroissiale Saint-Martin. Les éléments en « tuf de Sainteny » figurent en bleu

Plan J. Deshayes © J. Deshayes, 2003

15 Selon le même axe d'approche, l'identification des matériaux lithiques et de leur technique de mise en œuvre constitue parfois un indice important pour l'étude des phases de construction et pour la datation du bâti. Une recherche portant sur plusieurs petits édifices paroissiaux du Cotentin m'a notamment permis de mettre en valeur le fréquent recours à un falun miocène, dit localement « tuf de Sainteny », à l'intérieur de tout un corpus d'édifices que je propose à titre d'hypothèse de dater des environs de l'an mil **(fig. n° 7)**[15]. Ce matériau est bien connu localement pour avoir été couramment utilisé depuis l'époque mérovingienne, aussi bien en Cotentin qu'en Avranchin et en Bessin, pour la confection de sarcophages. A l'intérieur des édifices étudiés, il apparaît généralement employé, en association avec d'autres matériaux extraits sous formes de plaquettes et montés en maçonneries d'*opus spicatum.* Ces spécificités architecturales disparaissent dès le XI^e^ siècle sur les grands chantiers monastiques, et ne se retrouvent plus dans les églises paroissiales du XII^e^ siècle. La présence de ce matériau - identifiable à l'œil nu - dans certaines élévations, devient donc l'indice, sinon d'une construction particulièrement ancienne, du moins d'une implantation de haute époque. Son emploi architectural conduit aussi à s'interroger sur les sources d'approvisionnement des bâtisseurs : remploi d'éléments provenant du pillage de nécropoles antérieures ou maintien, jusqu'au XI^e^ siècle, des anciens circuits de commercialisation usités dès l'époque mérovingienne ? La seconde option apparaît la plus pertinente pour les édifices où l'emploi du « tuf de Sainteny » est abondant et où il joue un rôle structurant dans la construction.

16 Une connaissance fine du contexte architectural local permet d'étendre ce genre d'observations à des époques plus récentes, ou des secteurs géographiques plus restreints. Lors du travail d'inventaire topographique mené sur la commune de Bricquebec[16], j'ai notamment pu remarquer que le granite de la Hague, employé pour

confectionner des linteaux ou des encadrements de baie, se substitue au calcaire de Valognes dans plusieurs bâtiments de la première moitié du XVII[e] siècle. Ce détail n'a pas valeur de clé universelle, mais dans ce contexte bien spécifique, je le considère désormais comme un élément indiciel permettant d'orienter la réflexion de terrain, ne serait-ce que de manière interne. Localement, des remarques similaires pourraient être faites à propos de certains grès, de l'emploi de la brique, de l'utilisation de la pierre de Caen... Il y aurait aussi beaucoup à dire sur la lecture des traces d'outil (depuis le layage oblique au sciage mécanique en passant par la taille brettelée).

17 Le recours observable à des sources géologiques communes permet encore de mieux expliquer les phénomènes d'échanges et d'influences dans le domaine de l'ornementation des façades et des intérieurs. Les gisements de pierre calcaire du Cotentin sont principalement étendus sur le bassin côtier de la côte est, formant la région du Plain. Mais l'extraction de la pierre destinée à la sculpture des éléments de modénature ou de décor semble s'être surtout concentrée sur un petit secteur, limité aux communes actuelles de Valognes et Yvetot-Bocage. Le calcaire, de formation hettangienne, s'y présente sous forme de strates pratiquement horizontales, présentant des qualités favorables au travail du sculpteur. Son aire de diffusion s'étendait, depuis le XI[e] siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale sur une bonne partie de la presqu'île du Cotentin, avec un emploi plus restreint dans la Hague et le Val de Saire, qui produisaient des granites de qualité. La préfabrication d'éléments sculptés prêts à l'emploi paraît avoir été assez courante au sein des ateliers établis auprès de ces carrières. L'aspect très standardisé des consoles de poutre ou de cheminée, des linteaux de porte ou des encadrements de fenêtre révèle, en particulier au XVI[e] siècle, un système de production sérielle bien rodé. Pour cette période, le Livre de Raison de Gilles de Gouberville, seigneur du Mesnil-au-Val, apporte quelques précisions sur ce type de production[17]. Outre des tonneaux de chaux, les matériaux que Gilles de Gouberville achète auprès des maîtres carriers d'Yvetot-Bocage sont tantôt des carreaux de pavement ou des pierres de taille, mais aussi des portes et des fenêtres prêtes à la pose. Le 25 mai 1560, il indique notamment « Je fys charger à la carrière une gerbière, le jambage d'une usserye et deux esguetz[18] par les serviteurs de Martin Hellequin »[19].

18 Ce phénomène de production centralisée génère, à l'intérieur de toute la zone d'exportation couverte, une unité propice à l'analyse architecturale. Elle permet de raisonner sur des typologies de modénature cohérentes et de proposer des cadres chronologiques fondés sur des critères stylistiques relativement fiables.

19 Les « critères de lecture spontanée » de ce genre s'acquièrent à mon sens peu à peu. Vu qu'il n'est guère possible d'en étendre la portée hors de régions très délimitées et qu'on ne saurait en proposer un manuel utilisable à grande échelle, seule une expérience de terrain prolongée permet vraiment d'en bénéficier. L'exemple du Clos du Cotentin offre donc, en matière d'identification des matériaux et d'étude du bâti, un manifeste en faveur de l'approche topographique, celle que prône particulièrement le Service régional de l'Inventaire et dont l'érudition locale sait parfois aussi faire bon usage.

NOTES

1. Sur le bâti en « masse », lire en particulier les travaux de Erwan Patte. Ce procédé de construction fut également employé, de manière plus parcimonieuse, dans les régions bocagères du Plain, du Valognais et du Bauptois.

2. Comparaison précédemment développée dans : Deshayes, Julien. Observations sur l'évolution des logis du Cotentin à l'époque de la Renaissance. **La Renaissance en Normandie, Actes du Colloque international de Cerisy-la-Salle**. Caen : Presses Universitaires de Caen, vol. II, 2003.

3. Vesly, canton de Lessay. Nedelec, Yves. **Bricquebosc à Vesly, esquisse historique provisoire**. Notice multigraphiée. Archives départementales de la Manche, Saint-Lô, s.d.

4. Bricquebosc, canton des Pieux. Barbaroux, Jean. **120 châteaux et manoirs en Cotentin**. Bayeux : Heimdal éd., 1977, p. 68. Deshayes, Julien. **Bricquebosc, la Grande-Maison, compte-rendu sommaire de visite du 21 avril 2000**, déposé auprès de la CRMH, DRAC Basse-Normandie.

5. « En 1529, Robert de Thieuville, curé de Saint-Pierre-d'Allonne, est, en même temps, seigneur de Bricquebosc et seigneur du Bosc à Vesly » (Nedelec, Yves. **Bricquebosc à Vesly, esquisse historique provisoire**. Notice multigraphiée. Archives départementales de la Manche, Saint-Lô, s.d.). Il n'est pas tout à fait anodin que le commanditaire présumé de ces deux constructions soit un ecclésiastique. Les hommes d'Eglise possédaient fréquemment des vues éclairées en matière d'architecture.

6. Deshayes, Julien. Observations sur l'évolution des logis du Cotentin à l'époque de la Renaissance. **La Renaissance en Normandie. Actes du Colloque international de Cerisy-la-Salle**. Caen : Presses Universitaires de Caen, vol. II, 2003, p. 165.

7. Maupertus-sur-Mer, canton de Saint-Pierre-Eglise.

8. Barbaroux, Jean. **120 châteaux et manoirs en Cotentin**. Bayeux : Heimdal éd., 1977, p. 21.

9. Angoville-sur-Ay, canton de Lessay.

10. Nedelec, Yves. Le Dézert. **Mélanges multigraphiés de la Société d'archéologie et d'histoire de la Manche**, 3e série, 1974, fasc. 24.

11. Nedelec, Yves. Remilly-sur-Lozon. **Mélanges multigraphiés de la Société d'archéologie et d'histoire de la Manche**, 1ère série, 1972, fasc. 17.

12. Nous en avons étudié un exemple à Bures-les-Monts, près de Vire. Le Manoir de Sainte-Marie-La-Robert (Orne), en offre un autre exemple remarquable.

13. Par exemple le manoir de Guéhenno (Morbihan), étudié par Ducouret, Jean-Pierre. **Le manoir en Bretagne, 1380-1600**. Paris : Service régional de l'Inventaire général de Bretagne, Imprimerie nationale, 1993, p. 268-271 (coll. Cahiers du patrimoine, n° 28).

14. Deshayes, Julien, Vilgrain, Gérard. **Saint-Sauveur-le-Vicomte, le Vieux château. Compte rendu de sondages archéologiques effectués en août 2002**. DRAC Basse-Normandie, Service régional de l'archéologie, septembre 2002 ; Deshayes, Julien, Vilgrain, Gérard. **Saint-Sauveur-le-Vicomte, le Vieux château. Compte rendu de sondages archéologiques effectués en juillet 2003**. DRAC Basse-Normandie, Service régional de l'archéologie, décembre 2003.

15. Deshayes, Julien. Structures murales et phases de construction, les premières églises du Cotentin. **La paroisse en Normandie**. Actes du Colloque de la Société d'archéologie et d'histoire de la Manche. Saint-Lô : septembre 2002, *à paraître.*

16. Service régional de l'Inventaire général de Basse-Normandie. **Bricquebec, Manche.** Caen : Direction régionale des affaires culturelles de Basse-Normandie, 1999 (coll. Itinéraires du Patrimoine, n° 195).

17. Le Journal du Sire de Gouberville (1549-1562). Les éditions des Champs, 4 volumes, avec introduction de Madeleine Foisil. Bricquebosc (Manche), 1993-1994.

18. Le terme « éguet », encore en usage de nos jours, désigne de petites ouvertures carrées, souvent disposées par paires.

19. Deshayes, Julien. 200 ans de création. **La Pierre de Valognes, 2000 ans d'extraction et de création**. Catalogue de l'exposition tenue à Valognes du 18 avril au 24 septembre 2000, éditions du Service du patrimoine de Valognes, Ville d'art et d'histoire.

RÉSUMÉS

Partant de l'architecture vernaculaire de la Presqu'île du Cotentin, cette étude s'attache à montrer comment l'identification des matériaux de construction, replacée dans une problématique historique, peut fournir un outil d'analyse privilégié du bâti, notamment en matière de chronologie. L'identification des principaux centres carriers et de leur aire d'exportation permet de mieux appréhender l'évolution des modénatures et de raisonner sur des typologies cohérentes. L'acquisition de tels critères d'analyse, peu généralisables hors de régions très délimitées, est nécessairement liée à une expérience prolongée du terrain. L'exemple du Clos du Cotentin offre, en matière d'identification des matériaux et d'étude du bâti, un manifeste en faveur d'une approche topographique approfondie, susceptible de replacer l'architecture rurale dans le cadre d'une évolution historique.

Based on the vernacular architecture of the Cotentin peninsula, this article sets out to show how the identification of construction materials, placed in a historical context, can offer a particularly useful tool for analysing buildings, notably for their chronology. The identification of the principle stone quarries and their zones of commercial influence gives information on the evolution of architectural proportions and permits the development of coherent typologies. The acquisition of such analytical criteria is difficult to generalise beyond strictly limited regions and are necessarily linked with in-depth familiarity with the territory concerned. The example that the Clos du Cotentin offers for the identification of building materials and the study of buildings may be seen as a manifesto in favour of a detailed topographical approach, capable of placing rural architecture in the framework of its historical evolution.

INDEX

Mots-clés : Angoville-sur-Ay, Archéologie, architecture, architecture rurale, Avranchin, Bessin, Bricquebec, Bricquebosc, Cherbourg, construction, Cotentin, Dézert, distribution intérieure, Doville, église, géologie, Gouberville, Haut Moyen Age, La Hague, La Haye-du-Puits, Le Plain, manoir, matériaux, Maupertus-sur-Mer, Normandie, Picauville, Portbail, Remilly-sur-Lozon, Renaissance, Saint-Lô-d'Ourville, Saint-Martin-le-Hébert, Saint-Sauveur-le-Vicomte, Sainteny, terre, tuf, tuile, typologie, Val-de-Saire, Valognais, Vesly, Yvetot-Bocage, Moyen Âge

Keywords : archeology, building, church, geology, internal organization, manor, Materials, rural architecture, tile, typology

AUTEUR

JULIEN DESHAYES

Animateur du patrimoine. Pays d'art et d'histoire du Clos du Cotentin.
pah.clos.cotentin@wanadoo.fr